

PRIN DE L'ABONNEMENT
Edition Quotidienne.

UN AN 6 Mois 3 Mois 1 Mois
 POUR LES ETATS-UNIS \$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00
 POUR L'ETRANGER \$15.00 \$7.50 \$3.75 \$1.25

Les abonnements se soldent invariablement d'avance

Le Numéro  **Cinq Sous**

PRIN DE L'ABONNEMENT
Edition Hebdomadaire.

UN AN 6 Mois 3 Mois 1 Mois
 POUR LES ETATS-UNIS \$3.00 \$1.50 \$1.00 \$0.75
 POUR L'ETRANGER \$4.00 \$2.00 \$1.25 \$1.00

Les abonnements se soldent d'avance le 1er et du 15 de chaque mois

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827.

NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI, 30 JANVIER 1909

82ème Année.

Quatre bandits exécutés.

Des manifestations scandaleuses se produisent autour de l'échafaud.



Les quatre exécutés.

Médaille du bas : Canut-Vromant. Au-dessus, à gauche, Auguste Pollet; à droite, Abel Pollet. Médaille du haut : Théophile Deroo.

Béthune, 11 janvier.

Les scènes qui, cette nuit, se sont déroulées dans les rues de Béthune, animées comme en une nuit de révolte et qui, ce matin, se sont produites autour de la guillotine en présence de suppliciés qui expiaient leurs crimes, dépassent en horreur tout ce qu'il est permis de concevoir. Scènes de beuverie, scènes de fête populaire, manifestations scandaleuses, cris, applaudissements, chants, sifflets, huées; scènes écumantes que les autorités n'ont pas pu ou n'ont pas voulu éviter.

Nous avons vécu ces tristes heures, nous avons vu que les bois de justice étaient levés, que la vie de quatre condamnés était désormais comptée à une minute près; alors que les trop nombreux invités du procureur de la république au "gala" de la prison s'apprêtaient tranquillement chez eux, après avoir pris une boisson chaude que le temps froid et pluvieux recommandait et alors que dans les estaminets de la ville restés ouverts, par anticipation toute spontanée du maître—antichambre nullement sollicité—les chopes de bière d'Armentières et les verres "à manche" de la genévère de Wambresies se vidaient sans interruption sur les tables prives d'assaut.



M. DEIBLER.

La journée, et même une partie de la soirée, je vous l'ai signalé hier, avaient paru particulièrement tristes, mais cela n'a pas duré, dès minuit, l'aspect a changé du tout au tout. Les photographes naïffards se sont fait entendre et, avec eux, les premiers chants ont commencé.

Alors, entre deux stations dans les estaminets, et malgré la boue et la pluie, des groupes déjà bruyants se sont dirigés vers la prison. Là, les plus audacieux se sont approchés de la porte principale que nul gardien ne surveillait et se sont mis à brailier :

— A mort Pollet ! A mort Deroo ! A mort Canut ! On va vous couper le cou ! Vive Deibler !

Et ce s'est renouvelé ainsi de minute en minute jusqu'au moment où sont enfin arrivés les gendarmes chargés de débayer le boulevard qui longe la prison et sur lequel M. Deibler allait dans un instant dresser sa sinistre machine.

Repoussée à une centaine de mètres, la foule s'installe derrière des barrières qui forment bientôt dragons, husards et fantassins. On se hisse où l'on peut et comme on peut. Le toit d'un petit bâtiment qui sert de bureau aux employés de l'octroi, sur la place Lemaître, est vite envahi. On grimpe dans les arbres de la promenade; on se hisse sur des murs, on occupe toutes les fenêtres disponibles et des privilégiés qui, d'ailleurs, ont payé leurs places très cher, prennent possession des estrades élevées hâtivement en bordure des jardins privés qui font face à la prison.

Là, des braserons sont allumés et pour donner son véritable caractère à cette "ducat", sanglant les propriétaires de ces jardins illuminent leurs arbres et leurs plates-bandes. Et pas un magistrat, pas un fonctionnaire n'intervient pour s'opposer à cette inconvenance !

En dehors des cordons de troupe, la foule est déjà compacte à quatre heures du matin. Des échelles, des tables, des chaises ont été amenées et les places sont offertes à des prix variant entre cinq et vingt francs.

Cette foule qui, pendant plusieurs heures, a fréquenté les estaminets se démène en criant et, comme il faut faire passer le temps le plus agréablement possible, des chanteurs ambulants, qui s'accompagnent d'instruments divers commencent les couplets de la complainte cédée dans la région : "Les Bandits d'Hazebrouck", et sur un geste, le refrain est repris avec ensemble. Une joie malsaine déborde de tous les côtés.

Mais, hélas ! ce n'est rien encore. Le fourgon spécial a amené les bois de justice que M. Deibler et ses aides ont rapidement montés près de la porte principale de la prison. La guillotine se dresse et présente parallèlement au mur d'enceinte, la lunette du côté du rubric. Le jeu du défilé intéresse vivement les curieux, et lorsque avec un bruit sec, qui déjà devrait impressionner, le coupeur s'abat, des cris de : "Bravo Deibler !" s'élevaient de toutes parts.

Cette manifestation de sympathie, à laquelle on ne s'habitue, étonne quelque peu le bourreau, qui se retourne vivement, la figure subitement éclairée d'un pâle sourire tôt disparu.

Cinq heures du matin. Les invités du procureur de la république arrivent peu à peu. Les barrières s'ouvrent devant eux sur la présentation d'une carte couleur orange ainsi libellée :

11 JANVIER 1909

LAISSEZ PASSER dans l'intérieur des barrières M.....

Le procureur de la république, DERANSART.

Et, au dos, le cachet du parquet de Béthune.

Depuis la semaine dernière, ces cartes d'invitation, imprimées au nombre de trois cents, avaient été adressées à "toutes les personnes en relation"—style officiel—avec le parquet, le sous-préfet et le maire. C'est dire que la guillotine ne tarde pas à être entourée, trop entourée. Le tout Béthunois officiel est présent; on remarque, pour la première fois en pareil endroit, de nombreuses femmes accompagnées de jeunes filles, dont les toilettes élégantes font évidemment sensation.

Le "gala rouge" est décidément très réussi; on a fait des bassesses pour se procurer une invitation et comme, à la dernière minute, le tirage des cartes a été jugé insuffisant, des ordres sont donnés pour que l'on admette les "oubliés" sur le simple énoncé de leurs fonctions. Et, de plus, le procureur, puis le substitut, puis le préfet, puis le sous-préfet, puis le maire, puis le commissaire de police arrivent chacun avec une escorte imposante, ce qui augmente considérablement le nombre des assistants privilégiés.

Toutes et tous se ruent à la recherche d'une bonne place. Dans l'enceinte prétendument réservée et où, ordinairement, la presse est seule admise à côté des magistrats et des fonctionnaires de l'ordre administratif, il y a ici près de cinq cents personnes; on peste contre les chapeaux empanachés des femmes que l'on voudrait voir en cheveux, la tête recouverte d'une mantille, comme au théâtre.

Des échelles sont requiées dans les arbres dont certaines branches atteignent le couperet de la guillotine, et les hommes, moins agiles, se contentent des échelons. Les autorités compétentes ont organisé avec maestria le service de... désordre et elles devront prendre leur large part de responsabilité des incidents scandaleux qui se produiront tout à l'heure dans l'enceinte des invités et en dehors des barrières.

Il fait encore nuit noire—il est un peu plus de six heures—lorsque s'ouvre la porte principale de la prison pour livrer passage au sous-préfet, au procureur de la république et aux autorités civiles et judiciaires qui vont accomplir les formalités du réveil des condamnés.

A l'intérieur de la prison, deux groupes se forment, ayant à leur tête l'un M. Deransart, procureur de la république, et l'autre M. Monnier, substitut.

Celui-ci est le moins énergique. En apprenant qu'il va être livré au bourreau, il est pris d'un mouvement nerveux qu'il ne peut dissimuler. Il désire s'entretenir avec l'aumônier.

Quant à Deroo, quoique plus affaibli que les frères Pollet, il ne manque pas de fermeté. Il déclare n'avoir rien à dire aux magistrats auxquels il recommande sa femme, et lui auss sollicite la visite de l'aumônier.

Les deux misérables se confessent et communient et, sans se voir mutuellement, la porte de leur cellule respective entrebâillée, ils assistent à une messe dite à l'autel provisoirement installé dans le couloir central. D'ailleurs, ils ne se reverront plus et chacun ignore que ses complices vont être également exécutés.

M. Deibler, qui a signé sur le livre d'écris la prise de possession des condamnés, procède successivement, passant d'une cellule à l'autre, à la toilette suprême du quatuor. Cela ne dure que quelques minutes. Aucun incident n'est produit.

Le petit jour vient de poindre, leur encore indécise qui éclaire lugubrement ce décor angoissant, et la pluie fine et serrée continue de tomber.

La porte de la prison s'ouvre lentement; un mouvement de curiosité, ponctué de coups de sifflets, se manifeste; c'est une fausse alerte. Les magistrats sortent de la prison et viennent se placer près du cordon de gendarmes, tandis que M. Deibler, qui a laissé deux de ses aides auprès des condamnés, jette un dernier coup d'œil sur sa machine, donnant ses instructions précises à ses deux autres lieutenants.

A côté de nous se tient M. Lecq, fils et frère des trois victimes du crime de Violaines, le plus abominable des forçats commis par les "chasseurs du Nord". Une nuit, dans le courant de novembre 1905, les misérables s'introduisirent, à l'aide d'effraction, dans la maison qu'ils habitent, dans cette commune, les époux Lecq—deux vieillards—et leur fille. A coups de trionnier et de couverture, les gradins, faisant preuve d'une cruauté extraordinaire, assommèrent les trois personnes, puis se retirèrent en emportant l'argent et les objets de valeur qu'ils avaient pu découvrir dans la maison. C'est à la suite de ce triple assassinat que la bande Pollet fut arrêtée.

—La vengeance arrive tôt ou tard, nous dit M. Lecq; c'est aujourd'hui pour moi une dé satisfaction.

Cela dit avec calme, sans haine ni colère.

De nouveau, les deux battants de la porte de la prison s'ouvrent sans bruit. Encadré des aides de M. Deibler, Deroo paraît. La foule

le pousse un long : "Ah !". Un bref commandement retentit : —Arme sur l'épaule droite ! Les personnes qui sont près de la guillotine se découvrent; l'instinct est empoussié. Deroo a déjà une pâleur cadavérique; sa chemise blanche largement échancrée sur un pantalon blanc fait encore ressortir la lividité de son teint. Les pieds et les mains solidement ligotés, sa marche est mal assurée; d'ailleurs, il paraît inconscient; et lorsque, rapidement, les aides lui font faire un demi-tour à gauche pour le mettre en face de la machine, il vacille et les aides doivent le porter jusqu'à la planchette fatale qui est en même temps basculée. Sa tête prise sous la lunette semble vaciller comme si le supplicié avait perdu connaissance. M. Deibler presse le dédic, un bruit nast : la tête tombe dans le panier.

A ce moment, les curieux massés sur les estrades des jardins particuliers poussent une longue clameur de victoire qui trouve sa repercussion dans l'enceinte spéciale et, là bas, parmi la foule considérable maintenant massée derrière les troupes, sur la place Lemaître.

—Bravo ! Bravo ! crient deux mille voix.

On perçoit faiblement quelques timides : "Silence ! Respect à la mort ! Respect à la justice !" Mais l'odieuse manifestation redouble. C'est réellement attristant, car, avec un service d'ordre intelligemment fait, ce scandale aurait pu être aisément évité.

Cependant les aides de M. Deibler ont débarrassé la planchette du corps de Deroo, basculé dans le panier et aussitôt recouvert de son. La tête toute sanguinolente a été placée entre les jambes. Puis, lavage rapide de la machine et elle est réjustée au moment où le second condamné, Canut-Vromant, paraît à son tour entre les deux lieutenants de l'exécuteur des hautes œuvres.

Le pas de Canut-Vromant est hésitant; les yeux du misérable remplis d'effroi fixent les bois de justice; ils sont comme fascinés par le couperet. Saisi par les aides, le condamné est jeté sur la bascule, mais à ce moment le corps est pris de violents soubresauts et il faut la vigoureuse poigne des assistants de M. Deibler pour le maintenir sous la lunette.... Pour la seconde fois, le couperet fatal retombe.

Sans perdre une seconde, le corps et la tête vont rejoindre dans le panier les restes de Deroo, et le nettoyage est accompli. La foule, cette fois, impressionnée, reste muette; et le se contentent de murmurer sourdement. Elle change d'attitude à la vue d'Auguste Pollet qui porte la tête haute—plus pour longtemps—la démarche paraît aussi assurée que le permet le ligotage.

Le scandale éclate sur tous les points : sifflets, applaudissements et huées. On crie : —A mort ! A mort ! Nous voulons voir ! Livrez-le nous ! En entendant ces menaces, Auguste Pollet hausse les épaules : —Inutile de crier ainsi, j'aurai du courage, murmure-t-il.

favor : celle de voir une dernière fois mon frère.

Cette faveur ne peut lui être accordée; il n'insiste pas et refuse les secours de la religion.

Alors que ceci se passe auprès des Pollet, MM. Moirer, substitut, et Nicole, juge d'instruction, vont réveiller successivement Deroo et Canut Vromant.

Celui-ci est le moins énergique. En apprenant qu'il va être livré au bourreau, il est pris d'un mouvement nerveux qu'il ne peut dissimuler. Il désire s'entretenir avec l'aumônier.

Quant à Deroo, quoique plus affaibli que les frères Pollet, il ne manque pas de fermeté. Il déclare n'avoir rien à dire aux magistrats auxquels il recommande sa femme, et lui auss sollicite la visite de l'aumônier.

Les deux misérables se confessent et communient et, sans se voir mutuellement, la porte de leur cellule respective entrebâillée, ils assistent à une messe dite à l'autel provisoirement installé dans le couloir central. D'ailleurs, ils ne se reverront plus et chacun ignore que ses complices vont être également exécutés.

M. Deibler, qui a signé sur le livre d'écris la prise de possession des condamnés, procède successivement, passant d'une cellule à l'autre, à la toilette suprême du quatuor. Cela ne dure que quelques minutes. Aucun incident n'est produit.

Le petit jour vient de poindre, leur encore indécise qui éclaire lugubrement ce décor angoissant, et la pluie fine et serrée continue de tomber.

La porte de la prison s'ouvre lentement; un mouvement de curiosité, ponctué de coups de sifflets, se manifeste; c'est une fausse alerte. Les magistrats sortent de la prison et viennent se placer près du cordon de gendarmes, tandis que M. Deibler, qui a laissé deux de ses aides auprès des condamnés, jette un dernier coup d'œil sur sa machine, donnant ses instructions précises à ses deux autres lieutenants.

A côté de nous se tient M. Lecq, fils et frère des trois victimes du crime de Violaines, le plus abominable des forçats commis par les "chasseurs du Nord". Une nuit, dans le courant de novembre 1905, les misérables s'introduisirent, à l'aide d'effraction, dans la maison qu'ils habitent, dans cette commune, les époux Lecq—deux vieillards—et leur fille. A coups de trionnier et de couverture, les gradins, faisant preuve d'une cruauté extraordinaire, assommèrent les trois personnes, puis se retirèrent en emportant l'argent et les objets de valeur qu'ils avaient pu découvrir dans la maison. C'est à la suite de ce triple assassinat que la bande Pollet fut arrêtée.

—La vengeance arrive tôt ou tard, nous dit M. Lecq; c'est aujourd'hui pour moi une dé satisfaction.

Cela dit avec calme, sans haine ni colère.

De nouveau, les deux battants de la porte de la prison s'ouvrent sans bruit. Encadré des aides de M. Deibler, Deroo paraît. La foule

le pousse un long : "Ah !". Un bref commandement retentit : —Arme sur l'épaule droite ! Les personnes qui sont près de la guillotine se découvrent; l'instinct est empoussié. Deroo a déjà une pâleur cadavérique; sa chemise blanche largement échancrée sur un pantalon blanc fait encore ressortir la lividité de son teint. Les pieds et les mains solidement ligotés, sa marche est mal assurée; d'ailleurs, il paraît inconscient; et lorsque, rapidement, les aides lui font faire un demi-tour à gauche pour le mettre en face de la machine, il vacille et les aides doivent le porter jusqu'à la planchette fatale qui est en même temps basculée. Sa tête prise sous la lunette semble vaciller comme si le supplicié avait perdu connaissance. M. Deibler presse le dédic, un bruit nast : la tête tombe dans le panier.

A ce moment, les curieux massés sur les estrades des jardins particuliers poussent une longue clameur de victoire qui trouve sa repercussion dans l'enceinte spéciale et, là bas, parmi la foule considérable maintenant massée derrière les troupes, sur la place Lemaître.

—Bravo ! Bravo ! crient deux mille voix.

On perçoit faiblement quelques timides : "Silence ! Respect à la mort ! Respect à la justice !" Mais l'odieuse manifestation redouble. C'est réellement attristant, car, avec un service d'ordre intelligemment fait, ce scandale aurait pu être aisément évité.

Cependant les aides de M. Deibler ont débarrassé la planchette du corps de Deroo, basculé dans le panier et aussitôt recouvert de son. La tête toute sanguinolente a été placée entre les jambes. Puis, lavage rapide de la machine et elle est réjustée au moment où le second condamné, Canut-Vromant, paraît à son tour entre les deux lieutenants de l'exécuteur des hautes œuvres.

Le pas de Canut-Vromant est hésitant; les yeux du misérable remplis d'effroi fixent les bois de justice; ils sont comme fascinés par le couperet. Saisi par les aides, le condamné est jeté sur la bascule, mais à ce moment le corps est pris de violents soubresauts et il faut la vigoureuse poigne des assistants de M. Deibler pour le maintenir sous la lunette.... Pour la seconde fois, le couperet fatal retombe.

Sans perdre une seconde, le corps et la tête vont rejoindre dans le panier les restes de Deroo, et le nettoyage est accompli. La foule, cette fois, impressionnée, reste muette; et le se contentent de murmurer sourdement. Elle change d'attitude à la vue d'Auguste Pollet qui porte la tête haute—plus pour longtemps—la démarche paraît aussi assurée que le permet le ligotage.

Le scandale éclate sur tous les points : sifflets, applaudissements et huées. On crie : —A mort ! A mort ! Nous voulons voir ! Livrez-le nous ! En entendant ces menaces, Auguste Pollet hausse les épaules : —Inutile de crier ainsi, j'aurai du courage, murmure-t-il.

le pousse un long : "Ah !". Un bref commandement retentit : —Arme sur l'épaule droite ! Les personnes qui sont près de la guillotine se découvrent; l'instinct est empoussié. Deroo a déjà une pâleur cadavérique; sa chemise blanche largement échancrée sur un pantalon blanc fait encore ressortir la lividité de son teint. Les pieds et les mains solidement ligotés, sa marche est mal assurée; d'ailleurs, il paraît inconscient; et lorsque, rapidement, les aides lui font faire un demi-tour à gauche pour le mettre en face de la machine, il vacille et les aides doivent le porter jusqu'à la planchette fatale qui est en même temps basculée. Sa tête prise sous la lunette semble vaciller comme si le supplicié avait perdu connaissance. M. Deibler presse le dédic, un bruit nast : la tête tombe dans le panier.

A ce moment, les curieux massés sur les estrades des jardins particuliers poussent une longue clameur de victoire qui trouve sa repercussion dans l'enceinte spéciale et, là bas, parmi la foule considérable maintenant massée derrière les troupes, sur la place Lemaître.

—Bravo ! Bravo ! crient deux mille voix.

On perçoit faiblement quelques timides : "Silence ! Respect à la mort ! Respect à la justice !" Mais l'odieuse manifestation redouble. C'est réellement attristant, car, avec un service d'ordre intelligemment fait, ce scandale aurait pu être aisément évité.

Cependant les aides de M. Deibler ont débarrassé la planchette du corps de Deroo, basculé dans le panier et aussitôt recouvert de son. La tête toute sanguinolente a été placée entre les jambes. Puis, lavage rapide de la machine et elle est réjustée au moment où le second condamné, Canut-Vromant, paraît à son tour entre les deux lieutenants de l'exécuteur des hautes œuvres.

Le pas de Canut-Vromant est hésitant; les yeux du misérable remplis d'effroi fixent les bois de justice; ils sont comme fascinés par le couperet. Saisi par les aides, le condamné est jeté sur la bascule, mais à ce moment le corps est pris de violents soubresauts et il faut la vigoureuse poigne des assistants de M. Deibler pour le maintenir sous la lunette.... Pour la seconde fois, le couperet fatal retombe.

Sans perdre une seconde, le corps et la tête vont rejoindre dans le panier les restes de Deroo, et le nettoyage est accompli. La foule, cette fois, impressionnée, reste muette; et le se contentent de murmurer sourdement. Elle change d'attitude à la vue d'Auguste Pollet qui porte la tête haute—plus pour longtemps—la démarche paraît aussi assurée que le permet le ligotage.

Le scandale éclate sur tous les points : sifflets, applaudissements et huées. On crie : —A mort ! A mort ! Nous voulons voir ! Livrez-le nous ! En entendant ces menaces, Auguste Pollet hausse les épaules : —Inutile de crier ainsi, j'aurai du courage, murmure-t-il.

le pousse un long : "Ah !". Un bref commandement retentit : —Arme sur l'épaule droite ! Les personnes qui sont près de la guillotine se découvrent; l'instinct est empoussié. Deroo a déjà une pâleur cadavérique; sa chemise blanche largement échancrée sur un pantalon blanc fait encore ressortir la lividité de son teint. Les pieds et les mains solidement ligotés, sa marche est mal assurée; d'ailleurs, il paraît inconscient; et lorsque, rapidement, les aides lui font faire un demi-tour à gauche pour le mettre en face de la machine, il vacille et les aides doivent le porter jusqu'à la planchette fatale qui est en même temps basculée. Sa tête prise sous la lunette semble vaciller comme si le supplicié avait perdu connaissance. M. Deibler presse le dédic, un bruit nast : la tête tombe dans le panier.

A ce moment, les curieux massés sur les estrades des jardins particuliers poussent une longue clameur de victoire qui trouve sa repercussion dans l'enceinte spéciale et, là bas, parmi la foule considérable maintenant massée derrière les troupes, sur la place Lemaître.

—Bravo ! Bravo ! crient deux mille voix.

On perçoit faiblement quelques timides : "Silence ! Respect à la mort ! Respect à la justice !" Mais l'odieuse manifestation redouble. C'est réellement attristant, car, avec un service d'ordre intelligemment fait, ce scandale aurait pu être aisément évité.

Cependant les aides de M. Deibler ont débarrassé la planchette du corps de Deroo, basculé dans le panier et aussitôt recouvert de son. La tête toute sanguinolente a été placée entre les jambes. Puis, lavage rapide de la machine et elle est réjustée au moment où le second condamné, Canut-Vromant, paraît à son tour entre les deux lieutenants de l'exécuteur des hautes œuvres.

Le pas de Canut-Vromant est hésitant; les yeux du misérable remplis d'effroi fixent les bois de justice; ils sont comme fascinés par le couperet. Saisi par les aides, le condamné est jeté sur la bascule, mais à ce moment le corps est pris de violents soubresauts et il faut la vigoureuse poigne des assistants de M. Deibler pour le maintenir sous la lunette.... Pour la seconde fois, le couperet fatal retombe.

Sans perdre une seconde, le corps et la tête vont rejoindre dans le panier les restes de Deroo, et le nettoyage est accompli. La foule, cette fois, impressionnée, reste muette; et le se contentent de murmurer sourdement. Elle change d'attitude à la vue d'Auguste Pollet qui porte la tête haute—plus pour longtemps—la démarche paraît aussi assurée que le permet le ligotage.

Le scandale éclate sur tous les points : sifflets, applaudissements et huées. On crie : —A mort ! A mort ! Nous voulons voir ! Livrez-le nous ! En entendant ces menaces, Auguste Pollet hausse les épaules : —Inutile de crier ainsi, j'aurai du courage, murmure-t-il.

le pousse un long : "Ah !". Un bref commandement retentit : —Arme sur l'épaule droite ! Les personnes qui sont près de la guillotine se découvrent; l'instinct est empoussié. Deroo a déjà une pâleur cadavérique; sa chemise blanche largement échancrée sur un pantalon blanc fait encore ressortir la lividité de son teint. Les pieds et les mains solidement ligotés, sa marche est mal assurée; d'ailleurs, il paraît inconscient; et lorsque, rapidement, les aides lui font faire un demi-tour à gauche pour le mettre en face de la machine, il vacille et les aides doivent le porter jusqu'à la planchette fatale qui est en même temps basculée. Sa tête prise sous la lunette semble vaciller comme si le supplicié avait perdu connaissance. M. Deibler presse le dédic, un bruit nast : la tête tombe dans le panier.

A ce moment, les curieux massés sur les estrades des jardins particuliers poussent une longue clameur de victoire qui trouve sa repercussion dans l'enceinte spéciale et, là bas, parmi la foule considérable maintenant massée derrière les troupes, sur la place Lemaître.

—Bravo ! Bravo ! crient deux mille voix.

On perçoit faiblement quelques timides : "Silence ! Respect à la mort ! Respect à la justice !" Mais l'odieuse manifestation redouble. C'est réellement attristant, car, avec un service d'ordre intelligemment fait, ce scandale aurait pu être aisément évité.

Cependant les aides de M. Deibler ont débarrassé la planchette du corps de Deroo, basculé dans le panier et aussitôt recouvert de son. La tête toute sanguinolente a été placée entre les jambes. Puis, lavage rapide de la machine et elle est réjustée au moment où le second condamné, Canut-Vromant, paraît à son tour entre les deux lieutenants de l'exécuteur des hautes œuvres.

Le pas de Canut-Vromant est hésitant; les yeux du misérable remplis d'effroi fixent les bois de justice; ils sont comme fascinés par le couperet. Saisi par les aides, le condamné est jeté sur la bascule, mais à ce moment le corps est pris de violents soubresauts et il faut la vigoureuse poigne des assistants de M. Deibler pour le maintenir sous la lunette.... Pour la seconde fois, le couperet fatal retombe.

Sans perdre une seconde, le corps et la tête vont rejoindre dans le panier les restes de Deroo, et le nettoyage est accompli. La foule, cette fois, impressionnée, reste muette; et le se contentent de murmurer sourdement. Elle change d'attitude à la vue d'Auguste Pollet qui porte la tête haute—plus pour longtemps—la démarche paraît aussi assurée que le permet le ligotage.

Le scandale éclate sur tous les points : sifflets, applaudissements et huées. On crie : —A mort ! A mort ! Nous voulons voir ! Livrez-le nous ! En entendant ces menaces, Auguste Pollet hausse les épaules : —Inutile de crier ainsi, j'aurai du courage, murmure-t-il.

Ma Jeune Soeur

"Sulvit Mon Conseil"

"Ma jeune soeur sulvit mon conseil," écrit Mme Mary Hudson, de Eastman, Miss. "qui était de prendre Cardui."

"Elle demeurait avec moi et allait à l'école. Pendant cet été elle eut d'horribles souffrances, de sorte qu'un matin je lui fis prendre quelques doses de Cardui qui la soulagèrent immédiatement."

"Le printemps dernier, j'eus des douleurs atroces et Oh! que j'étais faible. J'étais malade, que je paraissais devoir mourir. Comme le médecin ne me faisait aucun bien, je le quittai et je commençai à prendre



Mme MARY HUDSON
Eastman, Miss.

Cardui. Je crois que la première bouteille me fit du bien. Je suis maintenant en meilleure santé que je ne l'ai été, depuis que je me suis mariée, il y a trois ans.

Toute jeune fille et toute femme a besoin de Cardui pour résister aux conditions peu naturelles de la vie moderne, qui causent irrégularités douloureuses, sensations pénibles, maux de tête, douleurs au dos, et affections semblables des femmes. Cardui est sûr, digne de confiance, scientifique. Son succès date de 50 ans. Essayez-le ! En vente partout.

PRECIEUX LIVRE Demandez par écrit le Livre de 64 pages illustré, "Home Treatment for Women," décrivant les symptômes des Maladies de Femme et donnant de précieux avis sur la santé l'hygiène, la diète, les médicaments, etc., pour les femmes. Expédié gratis, franc de port. Adresse: Ladies Auxiliary Dept., The Chattanooga Medicine Co., Chattanooga, Tenn.

GRATIS

Prenez CARDUI

G. F. 1



LAZARD'S

Le Linge de Dessous Qu'il Vous Faut

et non le linge de dessous que quelque habile marchand cherche à vous persuader que vous devriez avoir.

Il y a, voyez-vous, dans ces stocks des vêtements de tout épaisseur et de toute qualité des moins dépendieux, dont la vente part de 50c.

Le magasin logique de vêtements de dessous pour les hommes de la Nouvelle-Orléans est celui de Lazard.

C. LAZARD CO., Ltd.,
604-406 Rue de Canal.

VOULEZ-VOUS UN

PIANO

DE PREMIERE CLASSE

On tout autre instrument de Musique

Les meilleurs sont

Steinway, Mählin, Chase, Kautz, Fischer, Packard, Sohmer, Shonauer, Grunewald

Jouez de Piano Appelo, 88 Notes

(Jouez sur tout le Piano) et sera vendus à conditions spéciales chez

GRUNEWALD,
735 RUE CANAL.

A VENDRE

Restaurant dans le quartier des affaires. Recettes de \$20 à \$30 par jour.

S'adresser,

7jan— G. J. C., 1021 Royale.